

sur les lèvres ; mais comme le comte, voulant user de ses droits de tuteur, se dispose à l'embrasser, le sourire fait place à une expression pleine de hauteur et elle répond froidement : " J'ai grandi ! ma main, je vous prie ",

Et tandis que l'homme du monde, un homme de quarante ans peut-être, mais auquel les années de vie à Paris en feraient bien donner cinquante, souriait derrière ses dents blanches, se baisse sur les jolis doigts qu'en lui tend, Barnes pense tout à coup que Musso aime cette jeune fille et qu'instinctivement elle vient d'élever une barrière entre elle et sa passion.

Le sourire renaît sur les lèvres de la jeune Corse lorsqu'on lui présente M. Barnes, un Américain ! Et elle lui tend la main. M. Barnes s'incline et la baise. Ce baiser avait suffi pour que l'Américain se fût détourné de sa route, pour lui rendre service le jour où nous l'avons rencontré pour la première fois.

Ils sont bien vite bons amis. La jeune fille lui chante quelques airs italiens en s'accompagnant sur la mandoline. Elle chante un *rimbecco* avec une énergie passionnée qui prouve bien que, quoique élevée sur le continent, Marina Paoli a conservé l'âme corse.

Il a la curiosité de lui demander s'il n'y a jamais eu de *vendetta* dans leur famille.

" Pas depuis longtemps répond la jeune fille : mais c'est toujours à la troisième génération, et c'est la nôtre. Nous ne sommes plus que trois : le vieux Tomasso, mon père nourricier, qui m'est si dévoué, qu'il vengerait mes injures comme si elles étaient siennes, moi-même et mon frère Antonio, le seul de mon sang que j'aie à aimer. Je l'attends ! J'attends la lettre qui doit me dire quand je puis espérer poser mes lèvres sur son front, N'attendez-vous pas le pas d'un cavalier ? *Mia madre*, si c'était lui ! "

Une grande joie illumine son visage et elle s'élançe sous le porche. Elle rentre bientôt l'air inspiré.

" Une lettre ! s'écrie-t-elle, une lettre de mon Antonio ! et elle la baise. Il sera en Corse demain, et après-demain dans mes bras ! J'ai envoyé le vieux Tomasso allumé des feux de joies sur toutes les collines, afin que les bergers sachent que leur maître est de retour, et qu'ils viennent lui souhaiter la bienvenue.

— Autant vaut nous en aller maintenant, murmura Danella à l'oreille de notre Américain. Elle ne va plus penser qu'à son frère. Il n'y a place dans son cœur que pour cet amour unique ! " ajoute-t-il d'un ton tragique.

Au moment de partir le comte lui demande les fleurs de laurier blanc qu'elle porte à son corsage. Elles les enlève, mais au lieu de les lui donner, les jette à Barnes étonné ; puis, voyant le regard furieux que le comte lance au jeune homme, elle s'écrie :

" Ne soyez pas jaloux ! M. Barnes les portera à Ajaccio ; s'il voit mon frère, il les lui remettra, en lui disant que Marina l'attend, qu'elle n'aura de repos que lorsqu'il les lui aura rapportées. "

Et tandis que les deux hommes s'éloignent, elle demeure sur le seuil, les yeux brillants, l'image vivante de l'espérance et de l'amour.

— Par saint Georges ! on ne rencontre pas des filles comme ça dans la Cinquième Avenue !

— Non, la civilisation n'aide pas au développement d'un cœur comme